

*Nathalie Salvi*

# En quête

# SOMMAIRE

## EN QUÊTE...

... de fusion	9
<i>Le Lit d'une reine</i>	
... de valorisation	25
<i>Chaisifiée</i>	
... d'aventure assistée	35
<i>Risque zéro</i>	
... d'érotisme	45
<i>Piqué au vif</i>	
... de supériorité	53
<i>Tout un monde</i>	
... de pouvoir	63
<i>Révélation</i>	
... d'étonnement	71
<i>Des corps en scène</i>	
... de farniente	79
<i>Qu'en sera-t-il cette année ?</i>	
... d'une preuve d'amour	95
<i>Cocotte-minute</i>	

... d'amour réciproque	103
Au charme blanc	
... d'explications	111
<i>Cœur pur</i>	
... de rajeunissement	119
<i>Recycl'âge</i>	
... de spiritualité	133
24	
... de minceur	141
<i>Réflexion d'une frivole</i>	
... de scoop	149
<i>L'Élixir</i>	
... de bonheur	159
<i>La Passerelle</i>	
... de sensations	167
<i>Les Faucheurs</i>	
... de maîtrise	177
<i>Les Patineurs</i>	
... d'immortalité	183
<i>À mon insu</i>	
... de première expérience amoureuse	195
Like A Virgin	

LE LIT D'UNE  
REINE

« **M**élusine, c'est tout ce que tu manges ?  
— Je ne pourrai plus rien avaler...  
— Laisse-la tranquille ! dit le père. Tu ne la feras pas manger plus en la harcelant !

— À t'entendre, c'est bien simple, j'ai toujours tort. Quand elle n'aura plus que la peau sur les os, on en reparlera ! »

L'adolescente fit mine de ne pas remarquer les regards noirs que ses parents se lançaient. Elle découpa les épluchures et les croûtes de fromage en minuscules morceaux. Elle déchira les serviettes en papier usagées, écrasa les coquilles d'œuf et récupéra le marc de café. À la voir faire, consciencieuse, appliquée, malingre, on devinait qu'elle détestait manger, qu'il s'agissait pour elle d'une contrainte, qu'elle n'aimait rien tant que la fin du repas, quand elle pouvait quitter la table et s'occuper des restes.

« Est-ce que tu m'as gardé les sachets de thé, maman ?

— Évidemment ! Mais tu me rendras folle avec ces niaiseries. Folle, tu m'entends ?

— Oui.

— Mais fiche-lui la paix, à la fin ! »

Exaspéré, le père se leva et quitta la pièce. D'une main diaphane, la jeune fille ajouta les sachets à sa collecte. Elle approcha les narines du panier, ça sentait bizarre, un peu fort, un peu brut, juste comme elle aimait. Elle gagna le corridor,

quitta ses pantoufles et chaussa des bottes en caoutchouc. Flairant là une opportunité supplémentaire de cavalier, le chien piaffait d'impatience.

« Couvre-toi, l'humidité est tombée ! » cria la mère.

Mélusine boutonna sa veste de laine, ouvrit la porte et reçut les parfums de la nature en pleine face. Elle plissa les yeux ; c'était trop de bonheur d'un coup. Le chien avait filé au fond du jardin et sautillait autour des noisetiers pendant que la jeune fille avançait, longue silhouette évanescence, visage en lame de couteau. Le souffle du vent faisait claquer sa robe verte. De loin, elle ressemblait à la tige d'un souci, à celle d'un dahlia. Sa chevelure fauve, chahutée en tous sens, évoquait l'arrondi nuancé de leurs pétales.

Elle parvint à hauteur du compost qu'elle bichonnait depuis des mois. C'était un peu *son* compost. Un amoncellement de déchets qui, quelque part, symbolisait son attachement à la mère, son regret de grandir, d'échapper au terreau humide et odorant de l'enfance pour un monde sec et froid où il serait désormais question de devenir une femme.

Quand Mélusine répandait le contenu du panier sur le tas, elle pensait aux microorganismes avec émotion. Un an qu'elle les aéraït, les humidifiait. Un an qu'elle leur donnait jusqu'à ses mouchoirs en papier et les cheveux prisonniers de la brosse.

Le tas avait pris une teinte brunâtre, il était presque friable. Il sentait bon le bois. Bientôt, il serait suffisamment mûr pour être offert aux plants et aux arbustes. C'est sûr, l'épandage se ferait avant l'hiver.

Inlassablement, la jeune fille contemplait le compost. *Son compost*. Quand celui-ci retournerait à la terre, elle en commencerait un autre. Et encore un autre. Elle rêvait de rendre à la terre l'excès de vanité de l'Homme.

L'évolution de l'âme humaine s'accomplissait-elle au travers de naissances successives et d'expériences multiples ? Se pouvait-il qu'elle se réincarne à l'intérieur d'un animal, d'une plante ?

Mélusine soupira. Si seulement la sienne, d'âme, pouvait se carapater ! Devenir cet arbre enraciné dans la terre. L'oiseau

là-haut qui se joue des courants. Ce fier tas de compost. Pour se délester de la sensation d'être n'importe qui, elle aurait accepté de devenir n'importe quoi. Tout plutôt que cet être mélancolique qui deviendrait une femme contre sa volonté.

Elle était lasse.

Mélusine ramassa un morceau de bois qu'elle lança au chien. Le week-end serait court. Lundi matin, à l'aube, elle reprendrait le train vers la ville. Son impersonnelle pension l'y attendait. *Pension* rime avec *prison*. Retourner en pension et s'étioler, s'incarcérer dans un labyrinthe de portes, lesquelles en s'ouvrant exhalent non pas le sain compost, mais la macération dans l'étouffement.

Souvent, elle s'imaginait à la place du chien. Elle mangerait sa pâtée, dormirait près du poêle, rapporterait les bâtons jetés. Au moins ne se poserait-elle plus toutes ces questions à propos du pourquoi de la réussite et du mariage. Le chien vivait au jour le jour. Il savait ce dont il avait besoin, ce qui était bon pour lui, ce qu'il devait redouter.

L'animal déposa le morceau de bois aux pieds de Mélusine. Il attendait, haletant, qu'elle rejoue. Riant, la jeune fille s'en empara, tendit le bras, mais soudain, elle suspendit son geste, stupéfaite.

Le tas de compost venait d'être éventré sur toute sa largeur.

Le chien se trémoussait en jappant plaintivement. Mélusine attrapa la pelle pour fourrager en plein cœur des déchets. Qu'était-ce ? Une taupe ? Un lapin ? Un tremblement de terre ?

La jeune fille débaya l'entrée d'un terrier trop large pour être l'œuvre d'un lapin. Elle avançait quelques hypothèses plus ou moins abracadabrantes quand elle se trouva déstabilisée. On tenait fermement la pelle à l'autre bout. Elle aurait pris la fuite si le chien ne s'était pas couché dans l'herbe pour se lécher les pattes avant, rasséréiné. Était-ce le signe qu'il n'y avait pas de danger ?

Mélusine entama « une lutte à la corde ». Gagnerait, gagnerait pas. Ce qui tirait à l'autre bout semblait très vigoureux.

D'ailleurs, elle songea que si *ça* avait voulu la désarçonner, *ça* l'aurait déjà fait.

Très émaciée, la jeune fille se fatigua vite. Elle relâcha la pression et abandonna la lutte. Curieusement, ce qui l'avait affrontée n'insista pas. Il n'y eut plus que Mélusine à l'autre bout de la pelle.

« Le jeu est-il fini ? s'exclama-t-elle.

— Patience, je suis en train de me hisser à l'extérieur du mieux que je le peux ! »

Cette voix rauque et un peu cassée la fit sursauter. Éberluée, Mélusine s'interrogea. *Qu'est-ce que c'est que... ce... cette... cette chose ?* Elle ne trouva pas de nom plus approprié à ce qui s'extrait du trou.

Une forme oblongue et brune oscillait au sein du compost dévasté. Sa pelle brandie comme une arme, la jeune fille se tenait campée sur ses jambes, à la fois tremblante et curieuse.

C'était un énorme ver ridé à petits yeux vifs, sous une chair bouffie, répugnante. À l'aide de deux excroissances, la Chose s'accouda aux reliefs du compost. Une forte odeur d'humus chatouillait les narines de la petite. Ah, ce qu'elle aimait ça ! C'étaient la pluie, l'automne et les feuilles éparpillées autour des troncs.

Sa raison la rappela à l'ordre. Elle recula.

Cet envoûtant fumet pouvait n'être qu'une ruse. Peut-être que la Chose se nourrissait de chair humaine. Peut-être que, dans quelques secondes, elle prendrait de l'élan, elle ouvrirait la bouche. De ses trois effroyables rangées de dents acérées, elle lui croquerait la tête, aussi sûrement qu'une mâchoire humaine fend un morceau de sucre !

La Chose soupira.

« Bon, nous parlerons ici. Je ne m'extirpe jamais de la terre en entier.

— Tiens, et pourquoi ?

— Je suis d'un naturel prudent. L'Homme m'a appris la méfiance.

— Qui es-tu ?

— J'appartiens à la famille des Lumbricidés, mais je suis... un cas particulier. »

En parlant, la Chose contractait ses muscles circulaires. Son corps s'allongeait ou rapetissait. Ses « bras » ressemblaient à deux élastiques plus ou moins distendus. Pour produire des sons, l'immense bouche animale se tordait d'effrayante façon. Nul doute que la Chose aurait terrifié n'importe qui.

« Je me nourris de matières végétales en décomposition et ensuite, je les rejette. J'enrichis le sol d'une flore microbienne très féconde. Je le draine. Je facilite l'installation des racines et leur approvisionnement en eau... je...

— Pardon de te couper la parole, mais je connais l'importance du lombric pour la terre. Ce que je voudrais savoir, c'est pourquoi tu as une taille pareille. En plus de ça, tu parles ! Est-ce que je deviens dingue ?

— Dingue ? Mais non ! Concernant tes interrogations, hélas, je n'ai aucune réponse à t'apporter.

— Que fabriques-tu dans ce jardin ?

— Je viens pour faire ta connaissance, figure-toi. Combien de temps passes-tu à faire du compost ? Tu y mets un tel soin ! Il est délicieux. Année après année, je m'en régale. C'est un compost d'amour.

— Un compost d'amour qu'avec ta grande taille tu viens de massacrer !

— Au moins, maintenant, il est bien brassé.

— Oui, très juste ! »

Mélusine abandonna la pelle et s'assit en équilibre sur le rebord de la brouette. Ainsi apprit-elle que le lombric voyageait sous terre depuis des lustres. Qu'il n'entendait rien aux civilisations, aux progrès technologiques et aux activités humaines. Tout juste se bornait-il à éviter les infiltrations chimiques qui menaçaient de l'intoxiquer, les pelleteuses, foreuses et autres engins risquant de le déchiqeter.

« Pas une minute je n'aurais imaginé ton existence. Pourtant, je suis une grande rêveuse ! » lui confia Mélusine.

La voix maternelle jaillit de la maison.

« Mélusine ! Il faut rentrer, maintenant ! La nuit tombe !

— J'arrive, maman !

— Bon ! Eh bien, de mon côté, je vais continuer à creuser.

— Est-ce que... tu reviendras ?

QU'EN SERA-T-IL  
CETTE ANNÉE ?

Loin de la France, il existe un pays où vivent des gens contents.  
On les appelle les Contents.

Dans ce pays, le soleil brille des fois, la pluie mouille beaucoup, la neige tombe aussi, mais personne ne dit « Oh, je voudrais qu'il arrête de pleuvoir » quand il pleut, « Oh, il fait trop chaud » quand c'est l'été, « Oh, y en a marre de la neige » quand elle dure.

Personne ne vole, car tout le monde a de quoi manger, de quoi dormir, de quoi s'occuper et de quoi s'amuser. Personne ne passe d'examen, de test ni de concours, car tout le monde a sa place ici.

Les Contents sont tous différents, toutefois l'on distingue deux sortes de Contents : les Pieds au ciel et les Pieds à terre.

Les Pieds au ciel rêvent beaucoup et travaillent moins vite que les Pieds à terre, qui travaillent plus vite, mais avec moins de minutie.

Alors, les Pieds au ciel font du travail de précision, comme fabriquer une horloge ou coudre un col de chemise, et les Pieds à terre labourent, soulèvent des pierres et repiquent des salades.

Même les Contents très âgés sont utiles. Comme leurs yeux voient moins bien, ils font des gâteaux et racontent des histoires aux enfants.

Ici, personne ne se dit bonjour. Comme les Contents sont toujours certains de passer une bonne journée, ils savent que les autres passeront également une bonne journée.

S'ils se cognent la tête, ils crient un bon coup, car ça fait mal. Mais le « bon » gagne toujours et ils oublient le « coup ».

Au pays des Contents, on n'aborde pas la politique, ni l'Histoire, à peine si l'on admet l'existence d'un passé trop passé. C'est le présent qui importe. Maîtres et maîtresses s'appellent Éclaireurs et Accompagnateurs. Ils enseignent aux enfants pourquoi la mort, pourquoi la pluie et pourquoi l'être humain se demande volontiers pourquoi, quand l'animal n'en a cure.

On ne fabrique pas d'avions, de bus, de trains, de voitures, ni d'immeubles, surtout pas de chars d'assaut ou d'armes à feu. On sait, dans les grandes lignes, comment ça se passe autre part. Encore que les informations provenant de l'extérieur sont rares, les Contents n'ayant ni la radio, ni la télé. De loin en loin, elles leur parviennent *via* la dernière page du *Boute-en-train* – trimestriel imprimé de manière artisanale par quelques Pieds au ciel – qu'on laisse à disposition dans les lieux publics. Mais c'est essentiellement pour ses devinettes et ses dessins drolatiques qu'on parcourt le périodique. Celui ou celle qui l'a lu ne l'abîme pas, ne l'emporte pas. Il ou elle le repose avec soin pour les prochains intéressés.

Oh, les Contents ne sont pas parfaits ! Ils sont contents d'avoir des défauts et des qualités, ce qui n'est pas la même chose. Parfois, ils donnent une fête en l'honneur d'un gros nez, d'une calvitie ou d'une peau couleur chocolat. Tout le monde danse, même ceux qui ne savent pas danser, car « ne pas savoir » ne veut rien dire chez les Contents.

Dans ce pays, tout ne va pas bien, tout ne va pas mal. Tout va tout court et, d'après son peuple, c'est suffisant.

Ils arrivèrent en Mayen.

Entendez par là qu'ils arrivèrent en Mai. Mais au pays des Contents, chaque mois de l'année se termine par « en » pour rimer avec Content.

Janven, Févren, Marsen, Avriren, Mayen, Juen, Juillen, Aouten, Septembren, Octobren, Novembren, Décembren défilent, paisibles, difficiles à dire, difficiles à écrire, mais les Éclaireurs, compréhensifs, se contentent de l'initiale du mois. Et même si certains mois commencent par la même lettre, les Contents savent de quel mois ils parlent.

Ils arrivèrent donc en M.

Quand ils arrivèrent, ce fut le bruit de leur automobile qui attira les Contents dans la rue.

Personne ne possédant d'automobile, on se pressa massivement contre les portières. On toucha, claqua, tapa, palpa et puis on s'écarta. Car du véhicule descendit une famille composée d'un père, d'une mère, d'une sœur et d'un frère, tous bizarrement fagotés.

Précisons que chez les Contents, les habits n'intéressent personne. Ce sont des restants de tissus, des bouts récupérés qu'on coud les uns aux autres pour que ça soit chaud, pratique et adapté à la taille de chacun. Des Pieds au ciel s'en acquittent. Il suffit d'aller chez eux se faire mesurer et de leur apporter non seulement des restants de tissus, mais aussi des sacs de farine, de graines, du vin, du lait... tout dépend du marché conclu.

L'argent n'existe pas ; on pratique le troc.

Les premiers mots de l'homme firent sourire les habitants.

« Bonjour, nous sommes la famille Croustignac ! Malheureusement, nous arrivons d'un pays, la France, où le chômage sévit. Nous cherchons quelque endroit où nous pourrions survivre. Y aurait-il moyen chez vous ? »

Tout ce que les Contents intégrèrent se résumerait à : « nous sommes la famille... nous arrivons d'un pays... nous cherchons quelque endroit... y aurait-il moyen chez vous ». Le reste, « bonjour, Croustignac, chômage, malheureusement, survivre » leur sembla insignifiant, voire comique.

Croyant que ce peuple n'y entendait rien, le père tenta une nouvelle approche.

« Bonjour, moi Albert, elle Séraphine, elle fille de nous Ariane, lui fils de nous Valentin. Vous avoir du travail pour nous ? »

Les habitants éclatèrent d'un beau rire confiant. Albert Croustignac haussa les épaules.

« Ils sont tarés ! »

Les Contents firent silence.

« Si c'est l'asile que vous demandez, nous vous l'offrons volontiers. Vous n'aurez plus qu'à choisir votre maison », dit une Contente.

Les Croustignac se consultèrent d'un air entendu. Dans ce cas, ils prendraient la demeure la plus confortable.

« Juste une chose ! Nous aimerions que vous rangiez votre engin, il fait du bruit et il sent mauvais.

— C'est une BMW avec pot catalytique ! » se révolta Albert Croustignac.

Les Contents se boyautèrent une fois encore.

« Vous n'avez qu'à la mettre dans la grange la plus proche. Personne n'y touchera. »

Là où l'on riait d'amusement, la famille Croustignac voyait de la moquerie et du dédain.

« Et si nous poussions plus loin ? suggéra Séraphine à son époux.

— Impossible, nous n'avons plus d'essence !

— Flûte ! »

Estimant que tout avait été dit, les Contents se dispersèrent. Quelques enfants se résolurent à suivre la famille clownesque. Le petit groupe alla d'une maison à l'autre et parcourut plusieurs kilomètres. Valentin traînait des pieds en bougonnant. De son avis, ce pays abritait des simples. Fort gaillard de dix ans, il avait appris à défier, contrer, crâner. Aussi poussa-t-il sa sœur du coude en désignant un mouffet aux oreilles décollées et au nez plein de morve qui marchait près d'eux.

« Tu t'appelles comment, toi ?

— Porte d'entrée.

— Qu'est-ce que tu racontes, andouille ?

— Non, pas Andouille, Porte d'entrée ! Aujourd'hui, j'ai aidé papa à réparer la porte d'entrée, alors aujourd'hui, je m'appelle Porte d'entrée.

— T'es siphonné, ma parole !

RECYCL'ÂGE

**P**erdre sa femme à soixante-quatre ans, ce sont des choses qui arrivent. Ce qui n'est pas courant, c'est la raison pour laquelle je l'ai perdue.

Trente-huit ans de mariage nous ont réussi.

Je l'ai rencontrée en dernière année de fac. Elle avait je ne sais quoi d'une enfant. J'avais je ne sais quoi d'un papa. Nous étions faits pour nous entendre. Titularisés professeurs, elle de français, moi d'éducation physique, nous avons loué un studio ensemble.

De notre union ont poussé deux boutons, deux enfants, garçon, fille. Un choix du roi que nous avons logé dans une maison. D'accord, ladite maison n'avait rien d'un château, mais elle avait un jardin, une balançoire et un saule pleureur pleurant pour le principe, car nous étions heureux. Du moins moi, je l'étais.

Et puis elle est partie. Mathilde m'a quitté. Profitant que je dormais, assommé par les somnifères, elle a fait ses valises tard dans la nuit pour ne pas avoir à m'affronter, elle qui ne me parlait plus depuis des mois.

Je suis le fruit de certitudes irréfutables,  $5 \times 5 = 25$  et je retiens Paul. Aucun talent artistique, pas d'oreille musicale, des mains malhabiles qui ne sont à l'aise que dans l'exercice d'un sport ou celui d'une action précise comme visser une

ampoule, vidanger un radiateur, régler une télévision, suivre un plan de montage.

C'est le temps qui m'a joué ce drôle de tour, lui qui m'a confronté à l'impensable. Un jour, comme par enchantement, Mathilde s'est mise à rajeunir. Et le compte à rebours n'a plus jamais cessé.

Chaque début de mois, ma femme perdait deux ans.

Le processus de rajeunissement ne s'est pas vu du jour au lendemain. Deux années de moins, quatre années de moins ne peuvent que vous donner bonne mine aux yeux des autres.

Il y a deux ans, aux alentours de février, les réflexions se sont mises à fuser.

« Mathilde, tu as changé de coiffure ? »

« Tu as fait un soin du visage ? »

« À moi, tu peux le dire, tu as fait quelque chose ? »

Ses quelques années de moins se voyaient sans trop se voir. C'est comme après un retour des Seychelles, ça contamine l'entourage qui ne pense pas « rajeunissement », mais « envie d'en faire autant ».

Mathilde n'avait jamais été d'une grande coquetterie. Désormais, elle paradait dans des toilettes chaque jour différentes. Elle s'habillait comme si on l'avait longtemps privée de vêtements, avec cette boulimie de reflet dans les vitrines, les miroirs. Ses hanches chaque mois plus étroites, sa colonne vertébrale chaque mois plus souple, ses fesses chaque mois plus fermes me narguaient sous des tenues que j'inspectais, non plus avec les yeux d'un mari, mais avec ceux d'un généticien, d'un métaphysicien, d'un psychiatre.

Au regard de l'état civil, Mathilde et moi avions le même âge. Nous percevions nos pensions aux mêmes dates. Voilà des lustres que nous n'étions plus à notre avantage sur quelque photo que ce soit.

Mathilde était à l'âge où une femme attend ses petits-enfants, où elle fait des confitures avec son bonhomme de mari qui n'est plus vraiment celui d'autrefois. Comme elle n'est plus vraiment celle d'autrefois, la balance s'équilibre. On songe qu'on a vécu toutes ces épreuves ensemble, qu'on avancera, tantôt béquille, tantôt fardeau, pour le meilleur et

pour le pire, comme l'a dit le curé à l'église un beau jour de consentement mutuel. On ne sait plus très bien comment ni pourquoi ça s'est fait. En tout cas, ça s'est fait.

Les gens de notre génération partaient en croisières. Certains s'offraient un camping-car quand d'autres lisaient, jardinaient, marchaient ou savouraient un café en terrasse.

Nous, c'est comme si nous avions été assis dans le même wagon du même train pendant des années, et que, subitement, ma femme avait sauté en marche pour prendre un train dans le sens opposé.

Je tentais de rentrer ce ventre hypertrophié qui pointait vers l'avant sa rotondité placide d'ancien volcan. En vain. Mathilde embellissait.

L'éventualité de pratiquer une liposuction m'a effleuré. Mais à quoi bon, puisque Mathilde rajeunissait sans mon accord et, pire encore, sans moi. Elle était plus forte que la chirurgie réparatrice et la DHEA réunies.

Je ne cessais de réfléchir quand, soudain, la ménopause de Mathilde s'est annulée. Pfruit. D'un coup de baguette magique. Un matin, ma femme est allée se faire poser un stérilet à vingt kilomètres de la maison. Adieu, Monsieur Firmin, adieu ce bon vieux gynéco témoin de sa décrépitude, bonjour le renouveau ! Déprogrammée, cette femme à laquelle je ne faisais plus l'amour recevait une nouvelle chance d'être mère quand, moi, je prenais rendez-vous chez l'urologue à cause de ma prostate.

Un dimanche que je buvais mon café devant la fenêtre – je m'étais levé plus tôt que de coutume –, je l'aperçus de dos, debout sur le gazon, vêtue d'un t-shirt moulant et d'un short minuscule. Elle faisait quelques mouvements gracieux pour échauffer ses muscles avant de s'élancer sur le goudron, sautillant à la manière d'une biche, sa belle crinière claquant comme une flamme olympique.

Ma femme s'était remise au footing.

Tandis qu'elle fléchissait, tendait, fléchissait, tendait, nos voisins s'agglutinaient aux fenêtres, alors que leurs épouses, confiantes, leur faisaient du café. Avalant quelques gorgées du mien, je me surpris à les haïr, comme ça, gratuitement.